

deux braves de Marengo et d'Austerlitz, appartenant à tels et tels régimens, que même ils avaient déjà été portés pour avoir la croix; alors l'empereur les harangua de la sorte: « Mes enfans, la femme est capricieuse... la fortune l'est aussi, et puisque vous êtes des braves de Marengo et d'Austerlitz, il est inutile de faire de nouvelles preuves. Retournez à vos corps, et soyez amis dorénavant comme de bons chevaliers. » Plus n'eurent ces deux soldats l'envie de se battre, et ils virent bientôt que leur auguste conciliateur ne les avait pas oubliés, car ils ne tardèrent pas à recevoir le brevet de la légion-d'honneur.

* Au commencement de la campagne de Tilsitt, l'empereur étant à Berlin, il prit un jour fantaisie à Sa Majesté d'aller faire une excursion à pied du côté où nos soldats se livraient, dans les guinguettes, au plaisir de la danse. Il vit un maréchal-des-logis des chasseurs à cheval de sa garde, se promenant avec une grosse et ronde allemande, et s'amusa à écouter les propos galans que le maréchal-des-logis adressait à sa belle. « Amusons-nous,

» mon chou, disait celui-ci; c'est *le tondu* qui paye les violons avec les *kriches* de votre souverain; allons notre train; vive la joie! et en avant... — Pas si vite, dit l'empereur en s'approchant de lui; certes, il faut toujours aller en avant; mais ici attendez que je sonne la charge. » Le maréchal-des-logis se retourne et reconnaît l'empereur; alors, sans se déconcerter, il porte la main à son schakos, et lui dit: « C'est peine inutile, Votre Majesté n'a pas besoin de sonner pour faire du bruit. » Cette répartie fit sourire l'empereur, et valut, peu de temps après, l'épaulette au sous-officier, qui l'aurait peut-être attendue encore long-temps, sans la fantaisie de Sa Majesté. Au surplus, si le hasard contribuait ainsi à faire donner des récompenses, ce n'était jamais qu'après s'être assuré que ceux auxquels on les accordait en étaient dignes.

* A Eylau, les vivres manquaient. Depuis huit jours les provisions de pain étaient épuisées, et le soldat se nourrissait comme il le pouvait. La veille de la première attaque, l'empereur, qui voulait tout voir par lui-même, alla faire une ronde de bivouac

en bivouac. Arrivé à un de ces bivouacs, où tous les hommes étaient endormis, il aperçoit des pommes de terre au feu; il lui prit fantaisie d'en manger, et se mit en devoir de la tirer du feu avec la pointe de son épée. A l'instant un soldat s'éveille et dit à celui qui usurpait une part de son souper: « Dis donc! tu n'es pas gêné, toi, de manger nos pommes de terre. — Mon camarade! » j'ai tellement faim, que tu dois bien me le pardonner. — Allons, passe pour une, deux, si cela t'est nécessaire; mais disparais... » Alors, comme l'empereur ne se hâtait pas de disparaître, le soldat insista plus vivement, et bientôt une discussion très-chaude s'éleva entre l'empereur et lui; la discussion dégénérait en lutte, et déjà le soldat commençait à taper quand l'empereur jugea qu'il était temps de se faire reconnaître. Rien ne saurait peindre la confusion du soldat. Il venait de frapper l'empereur!... Il s'était jeté aux pieds de Sa Majesté, où il implorait sa grâce: elle ne se fit pas long-temps attendre. « C'est moi qui ai tort, lui » dit l'empereur; j'ai été entêté; je ne t'en veux pas; relève-toi, et sois tranquille pour le présent » et pour l'avenir. » L'empereur, ayant fait prendre des informations sur ce soldat, apprit que c'était un bon sujet, qui ne manquait pas d'instruction. A la promotion suivante il fut fait sous-lieutenant.

Or, je défie qui que ce soit de peindre l'effet que produisaient de pareils faits dans l'armée; ils devenaient le continuel entretien des soldats, les stimulaient d'une manière incroyable, et il jouissait d'une véritable considération dans sa compagnie, celui dont on pouvait dire: « L'empereur lui a » parlé. »

* * A la bataille d'Esling, le brave général Daleim, commandant une division du quatrième corps, se trouvait, pendant le plus fort de l'action, sur un point criblé par l'artillerie ennemie. L'empereur, passant près de lui, lui dit: « Il fait chaud » de ton côté! — Eh bien, sire, permettez-moi d'éteindre le feu. — Va. » Ce seul mot suffit: en un clin d'œil, la terrible batterie fut enlevée. Le soir, l'empereur, apercevant le général Daleim, s'approcha de lui, et lui dit: « Il paraît que tu n'as fait » que *siffler* dessus! » Sa Majesté faisait ainsi allusion à une habitude du général Daleim, qui en effet sifflait presque toujours.

* * Parmi les braves officiers-généraux dont l'em-

pereur était entouré, quelques-uns n'étaient pas extrêmement lettrés, mais ils se recommandaient par d'autres qualités; quelques-uns même étaient célèbres pour d'autres causes que leur mérite militaire : ainsi le général Junot et le général Fournier passaient pour les plus habiles tireurs au pistolet; le général Lascellette était connu par sa passion pour la musique, qu'il poussait au point d'avoir toujours un piano dans un de ses fourgons. Ce général ne buvait jamais que de l'eau, mais en revanche, il n'en était pas de même du général Bisson. Qui n'en a entendu parler comme du plus intrépide buveur de toute l'armée! Un jour l'empereur, l'ayant rencontré à Berlin, lui dit : « Eh bien, » Bisson, bois-tu toujours bien? — Comme ça, » sire, ça ne passe plus les vingt-cinq bouteilles. » C'était, en effet, un grand amendement chez lui, car il avait plus d'une fois atteint la quarantaine, et toujours sans se griser. Au surplus, ce n'était pas un vice chez le général Bisson, mais un besoin impérieux. L'empereur le savait, et comme il l'aimait beaucoup, il lui faisait une pension de douze mille francs sur sa cassette, et lui donnait en outre de fréquentes gratifications.

Parmi les officiers qui n'étaient pas très-lettrés, il est permis de citer le général Gros, et la manière même dont il fut élevé au grade de général

le prouve que de reste; mais c'était un brave à toute épreuve, homme superbe, et d'une beauté mâle. La plume seule lui était très-peu familière; à peine s'il savait s'en servir pour signer son nom, et il ne passait pas pour être beaucoup plus fort sur la lecture que sur l'écriture. Étant colonel de la garde, il se trouvait un jour seul aux Tuileries dans un salon, où il attendait que l'empereur fût visible. Là, il se complaisait devant une glace à rajuster son col, à rehausser sa cravate, et l'admiration que lui causait sa propre figure l'entraîna à se parler tout haut à lui-même, ou plutôt à son image répétée dans la glace. « Ah! se disait-il, si tu » connaissais *les bachébachiques* (les mathématiques), un homme comme toi... Avec un cœur » de soldat comme le tien... Ah!... l'empereur te » ferait général! — *Tu l'es,* » lui dit l'empereur en lui frappant sur l'épaule. Sa Majesté était entrée dans le salon sans être entendue, et s'était plu à écouter l'allocution que le colonel Gros s'adressait à lui-même. Telle fut sa promotion au grade de général, et qui plus est de général dans la garde.

* Me voici maintenant au bout de mon chapelet en fait d'anecdotes militaires. Je viens de parler

de la promotion d'un général; je terminerai par l'histoire d'un tambour, mais d'un tambour renommé dans toute l'armée, d'un farceur de première force, enfin du fameux *Rata*, que le général Gros, comme on va le voir, aimait beaucoup.

L'armée marchait sur Lintz, pendant la campagne de 1809. *Rata*, tambour de grenadiers au quatrième régiment de ligne, et bouffon très-renommé, ayant appris que la garde allait passer, et qu'elle était commandée par le général Gros, voulut voir cet officier, qui avait été son chef de bataillon, et avec lequel il s'était autrefois permis toutes sortes de familiarités. *Rata* cire donc sa moustache, se pare de son mieux, et va saluer le général, en le haranguant ainsi : « Eh ! vous voilà, » sacré nom de D...., général; comment vous portez-vous, f.....? — Très-bien, *Rata*; et toi? — » Toujours bien, f.....; mais, sacré nom de D..., » pas si bien que vous, à ce qu'il me paraît. De- » puis que *vous le portez beau*, vous ne pensez » plus au pauvre *Rata*, car s'il ne venait pas vous » voir, vous ne penseriez seulement pas à lui en- » voyer quelques sous pour acheter du tabac. » En disant : *vous le portez beau*, *Rata* s'était rapidement emparé du chapeau du général Gros, et l'avait mis sur sa tête à la place du sien. En ce moment même l'empereur vient à passer, et voit un

tambour coiffé du chapeau d'un général de sa garde. A peine s'il en croit ses yeux; il pousse son cheval, et demande ce que c'est. Le général Gros lui dit alors en riant, et avec le franc-parler dont il s'était fait l'habitude, même avec l'empereur : « C'est un brave soldat de mon ancien bataillon, » habitué à faire des niches pour amuser ses camarades; c'est un brave, Sire, oh ! mais, là, un » homme solide, et je le recommande à Votre Ma- » jesté. D'ailleurs, Sire, il peut à lui seul faire plus » que tout un parc d'artillerie. Allons, *Rata*, en » batterie, et point de quartier. » L'empereur écoutait et regardait, presque stupéfait de ce qui se passait sous ses yeux, lorsque *Rata*, sans être intimidé par la présence de l'empereur, se mit en devoir d'exécuter l'ordre du général : alors, enfonçant un doigt dans sa bouche, il fait un vacarme tel qu'on eût cru entendre d'abord siffler et ensuite éclater un obus. L'imitation était si parfaite, que l'empereur ne put s'empêcher d'en rire; et se tournant vers le général Gros : « Allons, lui dit-il, » prends cet homme-là dès ce soir dans ta garde, » et rappelle-le à mon souvenir à la prochaine occasion. » Peu de temps après, *Rata* eut la croix, que n'eurent peut-être pas ceux qui lancèrent le plus de véritables obus à l'ennemi : tant il entre de bizarrerie dans la destinée des hommes !